

Être de parents “blanc” et “noir” dans la France d’aujourd’hui

Comment les personnes issues d’un couple “blanc-noir” vivent-elles leur dualité ?

Entre l’inconscience de la prime enfance, où l’on se perçoit généralement comme “blanc”,

c’est-à-dire comme la majorité de la population environnante, et la crise identitaire d’une minorité qui refuse de s’identifier “racialement”, on trouve toutes les nuances de l’autodésignation.

L’expérience du racisme, le regard de l’autre (l’hétérodésignation), l’identification au “camp des dominés” conduisent beaucoup, en particulier parmi les adolescents, à se penser comme “noir”, tandis que le “métissage”, aujourd’hui débarrassé de ses connotations négatives liées à l’esclavage, devient un mode d’assimilation valorisant, souvent revendiqué.

Pendant longtemps, l’idéologie dominante a nié l’importance du racisme en France métropolitaine. Depuis quelques années, les pouvoirs publics ont enfin levé le tabou, en incitant à enquêter sur les pratiques discriminatoires fondées sur l’origine étrangère réelle ou supposée des personnes. On découvre ainsi de plus en plus à quel point restent prégnants dans notre société les processus de “racisation”⁽¹⁾. Les traits phénotypiques constituent son principal support. Les théories raciales du XIX^e siècle ont d’ailleurs construit les “races” précisément sur cette base, en les définissant par l’association inextricable entre certains caractères physiques et certaines caractéristiques comportementales. Elles continuent à imprégner les représentations et ainsi à déterminer l’identification de groupes et d’individus.

La présente enquête porte sur l’identification des personnes ayant un parent “blanc” et un parent “noir” en France métropolitaine, elle traite donc d’un sujet tabou et dangereux puisqu’elle s’intéresse à des groupes et individus “racialisés”⁽²⁾. Elle repose essentiellement sur l’exploitation d’histoires de vie recueillies au cours d’entretiens avec une trentaine de personnes. Une petite moitié a un parent africain, une autre un parent originaire d’un Département d’outre-mer (Réunion et Antilles). Les autres parents “noirs” proviennent de l’Île Maurice, de Cuba et d’Inde. Les personnes interrogées vivent pour une première moitié dans la région marseillaise et pour l’autre à Paris et dans sa banlieue. La plupart d’entre elles portent des signes visibles de leur ascendance “noire”, par exemple une couleur de peau plus ou moins foncée, des cheveux frisés, des lèvres charnues, etc. Sur la base de ces traits phénotypiques, elles sont souvent désignées comme “noires”. Or, être qualifié de “Noir(e)” ne renvoie pas à un attribut physique comme un autre (la taille, le poids, la couleur des yeux...). Cet adjectif nominalisé désigne plutôt l’appartenance à un groupe

par **Sandrine Valcke**,
doctorante, EHES

1)- La “racisation”
“désigne l’attribution ou la revendication d’appartenance à un ensemble particulier d’individus, définis par un ensemble syncrétique et indissociable de caractéristiques naturelles et culturelles, physiologiques et psychologiques, biologiques et mentales”. Cf. Véronique de Rudder, “Identité, origine et étiquetage. De l’ethnique au racial, savamment cultivés...”, *Journal des anthropologues*, n° 72-73, 1998, note 1, p. 34-35.

2)- Il semble important de préciser d’emblée que nous considérons que les “Blancs” et les “Noirs” ne sont pas des groupes aux contours bien délimités porteurs d’une essence immuable, mais des catégories opérationnelles dans la vie sociale qu’il s’agit précisément pour la sociologie d’interroger. C’est pourquoi nous mettons entre guillemets les termes racialisants que nous utilisons et nous nous efforçons d’éviter toute naturalisation.

racialisé depuis de longues décennies d'esclavage, de colonisation et de néocolonialisme. Aussi, les personnes ayant un parent "noir" et un parent "blanc" font souvent la même expérience de racisation que les individus à seule ascendance "noire".

Stéréotypes racistes

3)- Voir en particulier Corinne Happy, *Tribulations d'une métisse optimiste*, L'Harmattan, Paris, 1998.

La plupart des personnes interrogées ou ayant livré des témoignages écrits⁽³⁾ mentionnent que, au regard de leur apparence physique, elles sont définies comme "noires", et assimilées au groupe des "Noirs". Elles témoignent alors de processus de racisation, qui commencent par la manipulation quotidienne de stéréotypes et peuvent aboutir à des actes de racisme caractérisés. Les personnes désignées comme "noires" sont confrontées à une série de stéréotypes racistes qui dévoilent l'existence d'un racisme institutionnel. C'est ce que note Guy G. : *"J'ai arrêté l'école en 1968. Donc, des gens de ma génération il y en a encore un paquet. J'avais quinze ans et j'étais en quatrième. Ce que j'ai appris dans mes livres d'école, par rapport à l'Afrique, c'est que finalement c'étaient les colonisateurs qui avaient donné la civilisation. Je n'ai appris que des trucs dévalorisants... Comme données objectives pour pouvoir considérer que son prochain, qui est différent, est l'égal de soi-même, il y a mieux !"* De même, nombre de personnes interrogées sont sensibles aux images stéréotypées utilisées dans la publicité⁽⁴⁾. Certaines sont profondément heurtées par la manipulation maintenue de ces stéréotypes. Christine M., par exemple, s'exclame : *"Tous ces clichés m'agacent profondément. Ils ont ressorti dans les supermarchés récemment l'ancienne boîte de Banania. Quand on connaît l'Histoire, les tirailleurs sénégalais sont allés se faire tuer ! C'est vraiment choquant !"* Les personnes interrogées ont ainsi, de façon récurrente, désigné six ou sept types de clichés qui leur sont accolés.

4)- Voir Philippe Dewitte, "Regards blancs, colères noires", *H&M*, n° 1132, mai 1990, pp. 3-14.

Le premier stéréotype renvoie à l'association entre la couleur "noire" et l'impureté, la souillure, la saleté, le manque d'hygiène, les mauvaises odeurs. Enfants surtout, la plupart ont eu à faire face à des expressions telles que : *"Ça pue le nègre ici"* ; *"Tu devrais te laver, t'es trop sale"* ; *"Je te donne pas la main, je vais me salir"*, etc. Ces insultes peuvent être traumatisantes pour un enfant. En témoigne l'expérience d'Isabelle A. : *"Quand j'étais petite, on me disait : 'T'as du caca dans les mains', parce que les lignes de ma main sont noires et ma peau est blanche. Et moi je me disais : 'Non, je me lave les mains. Pourquoi aurais-je de la crasse dans les mains, c'est impossible ! Alors qu'en fait ce n'est que l'image de mon métissage : du noir et du blanc."*

Les fantasmes autour de la sexualité des "Noir(es)" constituent une seconde série de stéréotypes utilisés fréquemment dans la vie quotidienne. Les "Noirs", hommes comme femmes, sont supposées avoir des pratiques sexuelles plus fréquentes et intensives que les "Blancs". Ainsi, Diane A. s'est entendue dire par un partenaire : *"Les femmes noires ne pensent qu'à*

ça". Nombreuses sont les femmes interrogées qui expliquent que ce stéréotype les rend méfiantes à l'égard de leurs prétendants "non-noirs". C'est pourquoi elles ont souvent mal réagi à la remarque : "*C'est la première fois que je fais l'amour avec une Noire*". Les hommes "noirs", de leur côté, doivent régulièrement supporter les blagues portant sur la taille de leur sexe, y compris dans leur milieu amical. Vincent L., notamment, raconte : "*Il y a toujours des copains pour me tanner autour du sexe. Ils m'envoient régulièrement par Internet des photos de Noirs avec des gros sexes. C'est énervant.*"

Le rapport au couple et aux enfants est associé à cette idée d'une sexualité débordante, avec des spécificités ethniques. Les hommes antillais ont ainsi la réputation d'être dragueurs, infidèles, ayant des enfants dans plusieurs foyers. Les hommes africains sont supposés être tous polygames et affectionner une progéniture nombreuse. De cette représentation découle l'idée d'une suroccupation des logements, d'une tendance à ne pas savoir s'occuper correctement des enfants.

Clichés dévalorisants

Le quatrième stéréotype véhicule l'image du "Noir" inculte, limité intellectuellement, incapable de poursuivre correctement des études. Un certain nombre de personnes interrogées dénoncent ainsi l'orientation scolaire différentielle dont elles estiment victimes les jeunes "de couleur", en particulier à la fin de la troisième. Ceux-ci seraient davantage incités à effectuer des études courtes, pré-professionnalisées (CAP, BEP), même si leur niveau scolaire leur permettrait d'envisager une autre orientation. Dans la même logique, les personnes de notre échantillon qui sont ou ont été bons élèves se sont toujours vu attribuer une mention spéciale, soulignant leur mérite particulier du fait de leur origine. L'une d'entre elles, Jessica N. (18 ans), mentionne qu'on lui demande parfois d'emblée : "*Quel CAP tu fais ?*" L'idée selon laquelle les "Noirs" n'auraient pas un bon niveau scolaire s'accompagne de celle d'une mauvaise maîtrise de la langue française. La plupart des personnes interrogées signalent qu'on s'adresse régulièrement à elles en adoptant l'accent et le langage supposés des "Noirs" ("le p'tit neg"), alors que toutes maîtrisent le français et le parlent sans intonation étrangère.

Si les "Noirs" sont sensés ne pas faire d'études longues, ils sont logiquement supposés être confinés dans des postes subalternes. Le cliché du balayeur malien continue à imprégner les représentations courantes. Être perçu comme "noir", c'est ainsi être catégorisé *a priori* comme occupant une position sociale inférieure. C'est pourquoi l'étiquette peut blesser. Christine M. dit ainsi de ce label : "*Je le vis mal car c'est des gens qui voient toujours le Noir dans des positions sociales inférieures : des bonnes, des grooms.*" Alors qu'elle est graphiste, elle est souvent renvoyée à un autre statut. Elle cite l'exemple d'une collègue de travail lui rappelant

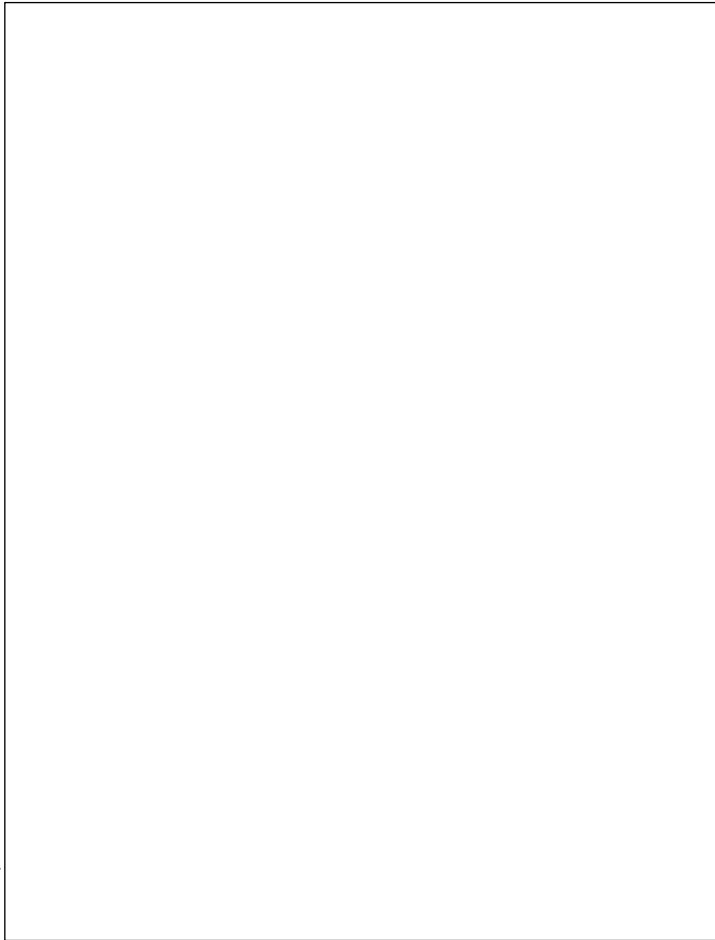
fréquemment qu'elle lui fait penser à la nounou antillaise de son enfance. Les représentations vulgaires associent la position sociale des "Noirs" à leurs faibles capacités intellectuelles et à leur paresse. Le sixième cliché sur les "Noirs" les désigne en effet comme peu travailleurs, peu sérieux, négligents. C'est ainsi que certains interviewés ont signalé que, dans leur milieu professionnel en particulier, il arrive qu'on dénonce leur "nonchalance" en l'imputant à leur ascendance "noire". Or, ceux qui le signalent occupent des postes à responsabilité, qui *a priori* devraient les préserver de ce genre de remarques qui les indignent profondément.

En contrepartie de cet ensemble de stéréotypes dévalorisants, on reconnaît généralement aux "Noirs" quelques qualités. D'une part, les représentations populaires leur attribuent une joie de vivre et une jovialité à toute épreuve. D'autre part, elles mettent l'accent sur des compétences physiques : ce seraient de bons athlètes et de bons danseurs, en particulier. De sorte que les personnes interrogées de notre échantillon qui savent bien danser entendent la remarque "*c'est normal, t'es 'Noir(e)*", et que celles qui ne connaissent pas correctement les pas de danse s'inhibent par crainte des propos désobligeants.

L'application de ces stéréotypes aux individus de parenté "blanche-noire" constitue la première forme du racisme ordinaire. L'utilisation de ces clichés est variable selon les individus et les contextes, elle peut être au second degré et constituer une forme d'humour (toujours dommageable pour les personnes visées), ou être une arme visant à inférioriser l'individu concerné. Entre ces deux modalités, il existe une infinie variété de registres que les personnes impliquées s'efforcent de décrypter, afin d'adapter leurs réponses à la situation et à l'interlocuteur. Ce qui leur pèse le plus, c'est la récurrence des clichés, y compris dans l'environnement proche.

Des discriminations racistes minorées

Le passage à l'acte raciste est, en revanche, moins fréquent. Mais surtout, il est par la plupart des individus interrogés minoré, voire nié. On distingue deux attitudes face aux actes racistes. Si une petite minorité reconnaît clairement être objet de discriminations et en souffrir, la plupart tiennent un double discours. La question directe : "*Êtes-vous victimes d'actes de discrimination ?*" entraîne une dénégation. En revanche, au fil de l'entretien, sont désignés des propos et des comportements manifestement discriminatoires, parfois assez graves. La récurrence de ce positionnement plutôt incohérent suggère une volonté d'occultation pour conjurer l'insoutenable, participant de l'idéologie dominante de la société française, qui nie l'importance des actes racistes en France. Du côté de ceux qui discriminent, elle a imposé une réserve, un code de bonne conduite minimum, prohibant un langage et une attitude ouvertement racistes, même si l'audience du Front national les a libérés chez une minorité de Français depuis les années quatre-vingt.



Les personnes ayant des parents "blanc" et "noir" vivent souvent la même expérience de racisation que les individus à seule ascendance "noire".

C'est ainsi que bon nombre d'interviewés estiment que la forme la plus fréquente du racisme français est le racisme voilé : *"Je pense qu'en France le racisme le plus fréquent, c'est le racisme plus insidieux, sous cape"* (Guillaume L.). Cette forme de racisme peut contribuer à expliquer l'apparent paradoxe de l'attitude des personnes interrogées. En effet, elles ont tendance à réserver le terme "racisme" à des propos et attitudes explicites. L'insulte "sale nègre" est ainsi considérée comme telle. En revanche, le refus d'un emploi ou d'un logement qui n'est pas explicitement motivé par l'apparence physique de la personne n'est souvent pas interprété comme une discrimination. C'est ainsi qu'il faut certainement comprendre la remarque d'Akou G. : *"Ici, le racisme, tu ne le ressens pas trop. En fait, il n'est pas visible. C'est pire encore : il est hypocrite."* Si "c'est pire", c'est parce que, d'une part, nombreuses sont les situations qui, de ce fait, ne sont pas claires, qui nécessitent interprétation de la part des personnes potentiellement victimes. Aussi, il n'est pas étonnant que, pour éviter la paranoïa, nombreux sont ceux qui refusent d'imputer tout acte négatif de la part de l'autre (contrôle policier, regard hostile, moquerie, attente prolongée dans

un magasin, attitude méprisante d'un fonctionnaire, etc.) à du racisme. D'autre part, le racisme voilé empêche la victime de se défendre. Comment accuser l'offenseur sur un non-dit ?

L'idéologie dominante imprègne également les conceptions des personnes interrogées. La plupart refusent en effet d'utiliser le terme "racisme" et donnent une autre interprétation aux paroles et gestes discriminants sur

la base de l'apparence physique. Nombreux sont ceux qui les imputent à "l'ignorance" ou à la "bêtise", et, en conséquence, pour certains, à une petite minorité de personnes incultes. D'autres expriment la même idée que Christine M. : "*J'appelle pas ça du racisme, j'appelle ça faire des différences.*" Le plus souvent, ils expliquent que l'on ne peut parler de racisme dans la

mesure où il n'existe pas de "races" humaines. Si ces réinterprétations permettent de prendre prise sur des actes négateurs et de retourner le stigmate en disqualifiant les discriminateurs, elles sont clairement des minorations d'actes manifestement racistes.

L'expérience du racisme

En dépit de la dénégation récurrente en début d'entretien, il s'avère que l'ensemble des personnes interrogées a fait l'expérience, soit occasionnelle, soit prolongée d'actes racistes. Pendant l'enfance, elles ont entendu des sobriquets méprisants (le "négro", la "noiraude", le "bam-boula", etc.), des remarques désobligeantes, et certaines ont été des boucs émissaires dans leur école. La famille n'est pas toujours une protection contre l'agression raciste. En son sein même, les individus à ascendance "blanche-noire" peuvent être discriminés. Dans le pire des cas, la famille du parent "blanc" (le plus souvent la mère) refuse de rencontrer le parent "noir" et la descendance. Si l'hostilité envers le mariage avec une personne "noire" était, pour la génération des parents des individus interrogés, fréquente, la famille du parent "blanc" a plus ou moins bien accueilli les enfants issus de cette union. Certains sont considérés comme les "tares de la famille", le "péché" d'un fautif, et sont de ce fait marginalisés au sein du groupe familial. D'autres, tout en étant parfaitement intégrés, pâtissent des remarques méprisantes de leurs proches, imputant certains comportements à leur ascendance "noire" ("*Il n'y a qu'un Noir pour faire ça*"; "*Elle est stupide, c'est génétique*") ou rappelant que le type physique n'est pas celui qui aurait pu être souhaité. Christine M. et Karine P. reconnaissent ainsi que leurs grands-mères maternelles sont ouvertement racistes, qu'elles rejettent en elles ce qui rappelle leur ascendance "noire". Par exemple, elles n'apprécient guère leur chevelure, qualifiée de "*tignasse indémêlable*".

Si les individus à parenté mixte peuvent pâtir de préjugés et d'attitudes racistes de la part de membres de la famille du parent "blanc", ils peuvent

"J'ai vécu très longtemps sans me rendre compte que j'avais une couleur de peau 'noire'.

Ce sont les autres qui m'en ont fait prendre conscience."

aussi être discriminés par la famille de leur conjoint. C'est le cas surtout des hommes, qui, pour beaucoup, ont connu des compagnes dont les parents étaient hostiles à leur union. Les femmes peuvent être réduites à la "Vénus noire". Nombreuses sont celles de notre échantillon à avoir eu fréquemment le sentiment d'être exotisée par certains hommes, qui projettent sur elles le fantasme de la femme "noire" connaissant des secrets érotiques. Ce sentiment peut devenir handicapant en ce sens qu'il est à la source d'une méfiance envers le prétendant. C'est ainsi que Touma K. explique : *"Je suis tellement traumatisée apparemment par rapport à ça que, en fait, quand j'ai un copain, j'ai toujours l'impression qu'il sort avec moi parce qu'il y a une certaine dose d'exotisme, quelque chose comme ça."*

Discriminations en tout genre

D'autres formes de racisme, plus dures, stigmatisent les personnes "non-blanches". Le milieu du travail est certainement le lieu où les discriminations racistes sévissent le plus fréquemment et ont des répercussions importantes sur la vie des individus. À la fin de ses études commerciales, Guillaume L., après avoir envoyé une série de CV avec photo auxquels il n'avait pas reçu de réponse concluante, a décidé de n'adresser que des CV sans photo. La différence a été manifeste : il a alors reçu davantage de réponses d'une part et obtenu des rendez-vous de recrutement d'autre part. Nombreuses sont les personnes à ascendance "blanche-noire" interrogées qui ne portent pas de nom et de prénom à consonance étrangère, qui ont obtenu par téléphone un rendez-vous pour un emploi, se sont rendus sur le lieu de celui-ci, et ont vu les visages de leurs employeurs se décomposer et demander à plusieurs reprises : *"M. X., Mme X, c'est vous ?!"*, puis inventer une excuse quelconque pour ne pas leur confier l'activité convenue (de *baby-sitter*, de vendeuse, de caissière, de musicien, etc.).

Parfois, les personnes interrogées ont été rejetées d'un emploi en raison de leur apparence physique, motif qui peut être ou non explicité. Pour illustrer le premier cas, on peut citer l'exemple de Christine M., qui voulait être coiffeuse lorsqu'elle était adolescente, et à qui l'on a dit, dans les salons de coiffure de la petite ville de province où elle habitait, qu'il était impossible d'embaucher une coiffeuse "noire". Plus tard, Christine a perdu un emploi d'employée de boulangerie dans une ville des Bouches-du-Rhône, le patron estimant qu'elle faisait fuir des clients.

Le même cas de figure s'est produit, pour certains individus interrogés, dans le cadre de la recherche d'un logement. Exemplaire est en cela la mésaventure racontée par Jonathan S. À la suite de la lecture d'une petite annonce d'offre de location à Paris, il téléphone au propriétaire qui lui explique que l'appartement est libre et qu'il est immédiatement disponible si Jonathan se montre intéressé. Ils prennent rendez-vous pour le jour même. Mais quand le propriétaire ouvre la porte à Jonathan, il lui dit d'em-

blée : *“Désolé, j’ai rendez-vous avec un autre monsieur.”* Jonathan lui demande : *“Ne serait-ce pas avec M. S. ?”*, le propriétaire opine et Jonathan précise qu’il est bien M. S. Le propriétaire explique alors qu’il ne peut lui faire visiter l’appartement car il est déjà réservé ! Jonathan en conclut logiquement que le propriétaire ne s’attendait pas à ce que M. Jonathan S. (nom à consonance allemande) ait “cette tête-là”.

Le regard de l’Autre

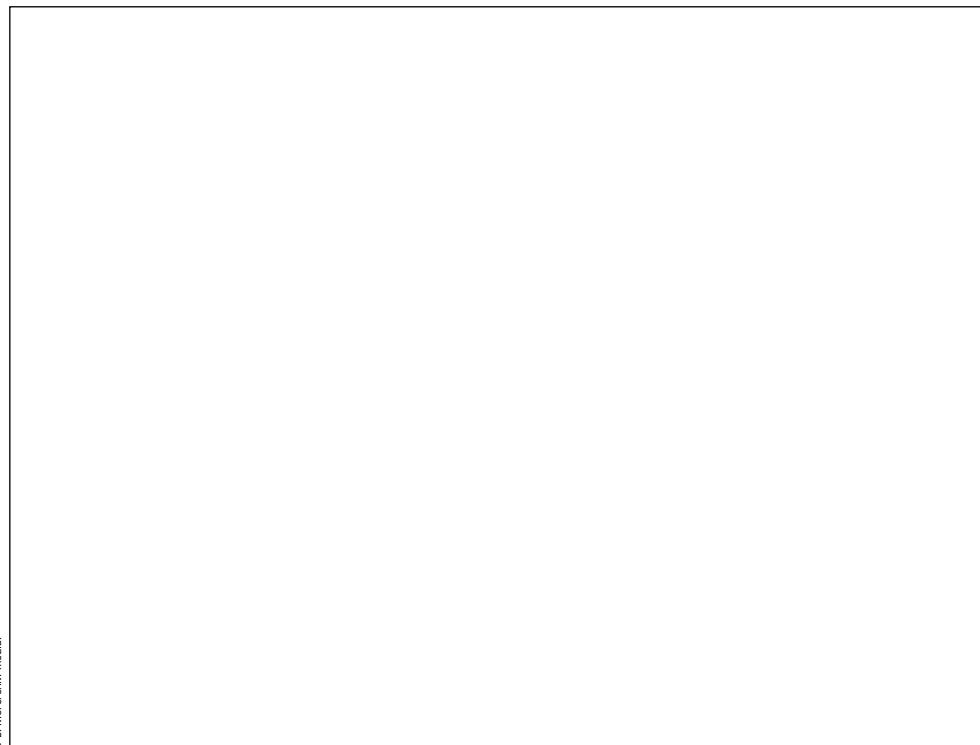
La plupart des personnes interrogées font l’expérience d’un parcours d’identification raciale marqué par trois phases. La première se caractérise par une assimilation au groupe des “Blancs”, la seconde par une dissonance cognitive et la troisième par la recherche d’ajustements durables. La première phase, généralement limitée à l’enfance, se caractérise par une absence de “conscience de couleur” (de “conscience de race” disent les anglo-saxons). Les individus de parenté “blanche-noire” interrogés, socialisés pendant leur enfance en France métropolitaine, ont tous souligné qu’enfants, ils se pensaient “blancs”. *“Maintenant je peux même dire que je me croyais ‘blanche’ jusque l’âge de 15 ans environ.”* (Virginie T.). *“J’ai vécu très longtemps sans me rendre compte que j’avais une couleur de peau ‘noire’. Ce sont les autres qui m’ont fait prendre conscience que...”* (Christine M.).

C’est l’hétéroracisation (le “regard de l’Autre”) qui amène l’enfant à prendre conscience de sa différence physique et surtout des différences de culture, d’aptitudes et de comportements supposées qui lui sont associées. L’école est le lieu privilégié de cette découverte. Quel que soit leur sexe, leur âge, leur lieu de vie et leur milieu social, la plupart des individus interrogés ont aussi eu à affronter au mieux un certain nombre de sobriquets, au pire le racisme de leurs camarades. Guy G., âgé de 46 ans au moment de l’entretien, qui vivait à l’époque avec sa mère exerçant une profession intermédiaire dans une ville bourgeoise de la Côte-d’Azur, raconte ainsi : *“J’ai souffert énormément quand on me disait : ‘De toute façon t’es un singe, t’es un bamboula’ ; ‘Vous les nègres’ ; ‘Regarde on l’a appris à l’école, si on avait pas été là, vous seriez toujours à vous battre pour un bout de champ ou pour une vache.”* Filippo C. (36 ans) explique quant à lui : *“Parce que j’étais coloré, on me tapait dessus à la récré. En primaire, en CP, c’était l’agression permanente. Il y avait un phénomène de bande contre les deux Noirs de la classe, car j’avais la chance d’avoir un autre Noir, un Sénégalais. [...] Ça a été une année vraiment redoutable.”* Enfin, citons le témoignage d’Elise L. (23 ans, habitant enfant une banlieue d’une grande ville de Normandie, issue d’une famille populaire) : *“Un truc qui m’a traumatisé à vie, c’est mon entrée au CP, chez les grands, affreux, affreux. Le premier jour, il fallait qu’on se mette en rang par deux sous le préau, je donne la main à une fille. Elle me dit : ‘Ahh, je te donne pas la main, t’es noire, t’es sale, t’es chocolat.’”*

Et là j'ai fondu en larmes... C'est la première fois que je me suis rendue compte que j'étais différente, que je n'étais pas blanche." Ces réflexions amènent l'enfant à entrer dans la seconde phase de sa construction identitaire spécifique.

Crise identitaire

La deuxième étape du parcours d'identification de la personne à parenté "blanche-noire" est marquée par une crise identitaire, la personne ne sachant plus où se situer, comment et à quel groupe s'identifier, prenant conscience des rapports conflictuels entre les deux groupes dont elle pourrait revendiquer une appartenance. Nombre de personnes interrogées ont



© E. Morene/Media

signalé une période de trouble, de confusion identitaires, le plus souvent circonscrite dans le courant de l'adolescence, mais, parfois, se prolongeant au-delà. Ce sentiment est bien décrit par Ludovic F. : *"Dans mon adolescence, j'ai eu une période un peu sombre. Je me posais évidemment plein de questions, en plus des questions de l'adolescence. Donc c'était pas très brillant. [...] C'est une question de manque de repères. [...] Toutes les questions se mélangeaient en même temps. Je ne savais plus vraiment qui j'étais ; c'était le vague, le flou."* La plupart des individus à ascendance "blanche-noire" ont à gérer le désaccord entre la définition raciale subjec-

Si les couples mixtes peuvent pâtir de préjugés racistes dans la famille du parent "blanc", la réciproque est parfois vraie.



5)- Voir en particulier Lazlo Garaï, "Les paradoxes de la catégorisation sociale", *Recherches de psychologie sociale*, n° 3, 1981, pp. 131-141 ; et Edmond Marc Lipiansky, "Une approche de la communication interculturelle. Identité et interculturation paradoxale à travers l'expérience groupale", *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, n° 26, 1996, pp. 61-81.

6)- Voir en particulier Everett V. Stonequist, *The marginal man. A study in personality and culture conflict*, C. Scribner's sons, New York, 1937.

tivement vécue ("Je suis 'Blanc[he]'") et celle qui est socialement imputée ("Je suis 'Noir[e]'"), soit, dans les termes de la psychologie sociale, une dissonance cognitive importante⁽⁵⁾.

Au cours de la dernière étape, les personnes à parenté "blanche-noire" s'efforcent de mettre en place des ajustements durables permettant de régler la dissonance cognitive. Pour la plupart, ils prennent la forme d'une identification à un groupe racialisé. En effet, parmi les personnes à ascendance "blanche-noire" interrogées ou ayant publié des témoignages, ceux qui n'estiment pas important de se situer par rapport aux groupes "noir" et "blanc" ne représentent qu'un cas marginal. Les autres considèrent que l'identification raciale constitue un des éléments déterminants de l'identité personnelle. Notre enquête montre ainsi l'importance – symétrique à celle de l'hétéroracisation – de l'autoracisation (l'image de soi). Pour les personnes à ascendance "blanche-noire", quatre modalités d'identification raciales sont possibles.

Les tenants du "ni-ni"

L'assimilation au groupe des "Blancs" n'est possible pour l'individu à ascendance "blanche-noire" que s'il ne porte pas de marques visibles de sa parenté "noire". Nous avons rencontré marginalement cette modalité, choisie par ceux dont les traits physiques ne témoignent pas de leur ascendance noire. Ces personnes ne subissent évidemment pas le poids de l'hétéroracisation, du regard de l'autre, et n'ont pas à gérer de dissonance cognitive, de crise identitaire.

La dissonance cognitive peut en revanche être relativement durable pour les personnes dont l'apparence physique témoigne du métissage, et qui refusent d'être définies par l'hétéroracisation sans pour autant rejeter par principe l'identification raciale. Ces individus présentent alors les traits de personnalités marginales⁽⁶⁾. Ils ne parviennent pas à se situer racialement, ne se sentant ni "blanches", ni "noires", ni les deux à la fois. Ils cherchent à équilibrer leurs deux référentiels, sans y parvenir, ressentant douloureusement le déséquilibre entre leur maîtrise de la culture dominante et leur méconnaissance de la culture du parent "noir". Christine M. raconte ainsi : "J'étais littéralement coupée en deux, depuis toute petite. 'Côté noir', 'côté blanc'. Il y avait un déséquilibre total entre ces deux-là." Le déséquilibre qu'elle évoque ne concerne pas seulement sa maîtrise inégale des référents des deux cultures parentales, mais aussi l'inégalité des rapports de force entre ces deux univers culturels. Elle vit intérieurement la tension à la fois entre le groupe "blanc", dont elle condamne la domination, et le groupe "noir", dont elle dénonce la stigmatisation, et entre les valeurs différentes de ces deux groupes. Il en résulte un malaise et une confusion identitaires durables. La description d'Isabelle A. en constitue une bonne illustration : "Dans ma tête de métisse, c'est un perpétuel remaniement des cultures.

Perpétuellement, je nie tout cela, je l'accepte, je le nie, je me retrouve ; c'est pas simple ; c'est la soupe génétique, la soupe de la culture. [...] Je jongle avec trop de balles en fait."

Cependant, l'analyse de nos entretiens nous amène à partager la remarque de Michel Giraud : *"Les éventuels conflits de cultures ne sont jamais la cause directe de conflits de personnalité. Les premiers peuvent, tout au plus, constituer un engrais pour les seconds chez des personnes que leur histoire de vie prédispose à de telles affections."*⁷⁾ En effet, les personnes interrogées qui présentent une personnalité marginale ont en commun d'avoir vécu des drames familiaux (séparation violente des parents et/ou un père inconnu). Les cultures sont ainsi ressenties comme étant conflictuelles du fait des tensions entre les deux parents. Le malaise identitaire qui en résulte peut durer plus ou moins longtemps selon les individus et les situations auxquelles ils sont exposés. Ceux qui ont réussi à le résoudre ont choisi de se définir soit comme "noires", soit comme "métisses".

"Aujourd'hui, je sais que je ne fais pas partie de la civilisation 'blanche' bien qu'ayant une mère 'blanche'."

L'assimilation au groupe "Noir"

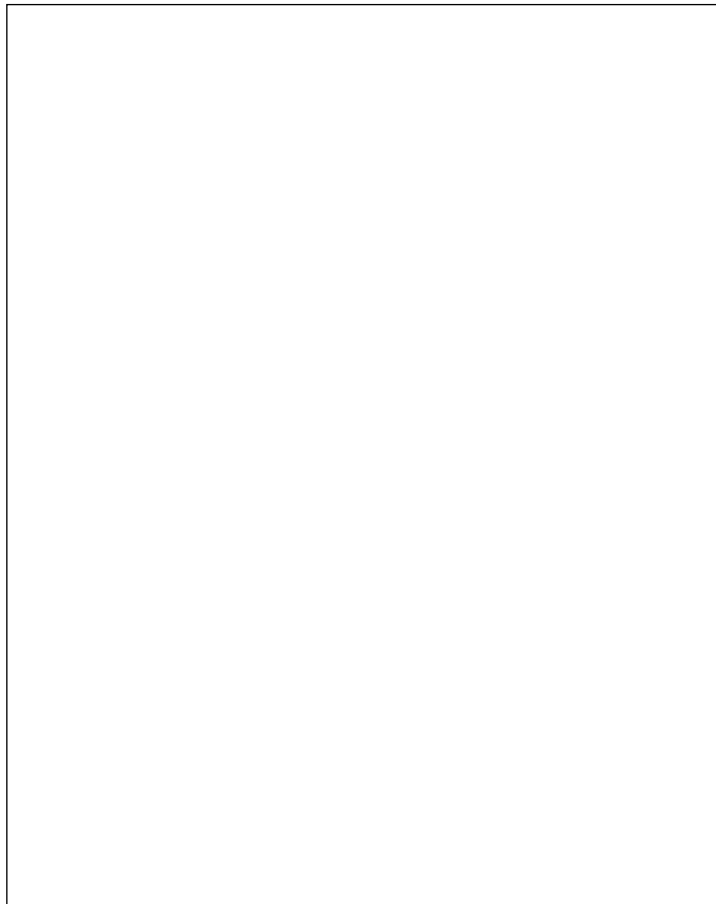
L'identification comme "noir(e)" est fréquente, surtout parmi les jeunes. Les adolescents n'ont en effet généralement pas encore pris suffisamment de distance vis-à-vis des labels raciaux. Par ailleurs, ils ont tendance, davantage que les adultes, à s'identifier aux dominés, voulant souvent en prendre la défense. Les personnes s'identifiant comme "noir(e)" font un travail de renversement du stigmata, en valorisant des traits méprisés. Par exemple, elles estiment que les "Noirs" développent un art de vivre basé sur la joie, la camaraderie, qu'ils prennent le temps de vivre, contrairement aux Occidentaux, etc. Elles soulignent aussi la qualité esthétique des "Noirs". C'est ainsi que les jeunes gens s'identifiant comme "noirs" ont tendance à utiliser des indices raciaux, c'est-à-dire des informations délivrées consciemment de façon à donner une présentation raciale de soi spécifique⁸⁾. Ils ont une gestion du corps visant à donner des marques "sur-identificatrices" : ils peuvent porter des tresses, des *locks*, refuser de se faire défriser les cheveux, voire même les faire friser quand ils sont lisses. L'assimilation au groupe "noir" peut aller jusqu'à en devenir un porte-parole. Parmi les personnes interrogées qui s'identifient comme "noir(es)", certaines en viennent, au cours de l'entretien, à défendre une position au nom d'une collectivité : *"Nous, les 'Noirs'..."*. Au sein de la société française, il est à cet égard intéressant de noter que, parmi les quelques *leaders* du Mouvement des peuples noirs de France, qui a organisé en juin 2000 la *"première marche des peuples noirs de France"*, figure Dieudonné M'Bala, humoriste de mère "blanche" (française) et de père "noir" (camerounais). Dieudonné se positionne en défenseur des personnes "noires et de couleur". Il s'est ainsi présenté comme un "candidat

7)- Michel Giraud, "Le mythe de la double identité", *L'Homme et la société*, n° 83, 1987, pp. 59-67.

8)- Selon la définition de l'indice donnée par Stanford M. Lyman et William A. Douglass, "Ethnicity : strategies of collective and individual impression management", *Social Research*, summer 1973, pp. 344-365.

***"Entre mecs, quand je dis
'j'ai vu une métisse',
ça veut dire qu'elle est
belle." Jonathan S.***

9)- *Black Match
International. Magazine
de l'excellence
et de la culture noires,*
"Je serai candidat aux
élections présidentielles
françaises", n° 15, 2001,
pp. 14-18.



© Amadou Gaye/IM média.

ethnique" au cours de la pré-campagne pour les élections présidentielles de 2002 de façon à "représenter [s]a communauté" et à "montrer aux Noirs français qu'ils peuvent aussi être aux commandes du pays". L'identification raciale qu'il revendique est sans ambiguïté : "Aujourd'hui, je sais que je ne fais pas partie de la civilisation 'blanche' bien qu'ayant une mère 'blanche'."⁽⁹⁾

La beauté du métis

D'autres personnes à ascendance "blanche-noire" ont pris des positions publiques différentes (par exemple Harlem Désir), qui correspondent à une dernière modalité d'identification raciale. Celle-ci est la recherche d'une troisième voie, visant à faire émerger le groupe spécifique des personnes à ascendance "blanche-noire". En France, le premier acte fondateur d'une existence particulière est le label racial "métis(se)". En effet, toutes les personnes interrogées qui revendiquent une modalité d'identification spécifique, ni comme "blanches", ni comme "noires", utilisent ce terme pour se qualifier et qualifier les autres individus à la même ascen-

dance. C'est une expression jugée élégante, qui semble s'être départie de ses connotations négatives liées à son passé raciste. Rappelons que le terme est né pour qualifier le fruit d'unions stigmatisées dans les sociétés coloniales (d'abord les enfants de "Blancs" et d'"Indiens", puis, par extension, les enfants issus de parents appartenant à deux groupes racialisés différents). Il a été associé, en particulier dans le racisme doctrinaire occidental, à une série de stéréotypes dévalorisants, le présentant comme un individu malade physiquement (un être débile, décadent, stérile), psychologiquement (un être torturé, instinctif et inconstant) et socialement (un être bâtard, un traître potentiel, épris de révoltes). Or, aucune des personnes interrogées n'avait connaissance de ces stéréotypes. Les seuls clichés qu'ils aient mentionnés sont ceux de la beauté du métis et de la valorisation du multiculturel. Dans les représentations courantes actuellement en France métropolitaine, le métis est en effet sensé incorporer des éléments culturels de ses deux groupes parents. On retrouve ainsi l'association entre différence de couleur et différence de culture propre au processus de racisation.

Il existe une hétérodésignation comme "métis(se)" fondée sur la seule apparence physique, qui semble devenir de plus en plus fréquente. Elle repose sur la sélection de traits physiologiques jugés caractéristiques du métissage "blanc-noir". La couleur de la peau est le plus important ; la couleur idéal-typique du métis est "caramel", "chocolat au lait", "cannelle", selon les expressions vernaculaires les plus courantes. Vient ensuite la texture des cheveux : frisés mais non crépus. Les autres traits servent à confirmer ou infirmer l'hétéro-identification. Le stéréotype de la beauté du métis pénètre jusque dans la manipulation du label racial. C'est ainsi que Jonathan S. explique que le terme est même utilisé en verlan, et que *tismé* sert à désigner une personne qui porte les attributs physiques ci-dessus exposés, mais aussi qui est considérée comme jolie. *"En général, quand une fille ou un mec dit tismé, pour eux, ça veut dire 'c'est beau'. Entre mecs, quand je dis 'j'ai vu une tismé', ça veut dire qu'elle est belle."* Ce cliché contribue à la valorisation du terme et, de fait, à son utilisation fréquente par les personnes à ascendance "blanche-noire".

La construction d'une "identité raciale métisse"

Le second stéréotype associe métis et biculturalité. Il semble qu'il exerce un certain effet performatif sur les personnes à ascendance mixte. La plupart n'ont été socialisées qu'en France métropolitaine et ne connaissent que peu, voire pas du tout, la culture du parent "noir". Mais à force d'être catégorisées comme "noires", d'une part, et surtout d'entendre supputer leur connaissance de la culture du parent "noir" d'autre part, elles sont incitées à combler ce qui apparaît comme un vide⁽¹⁰⁾. La plupart reprochent à leur parent "noir" de ne pas avoir transmis des éléments clés de sa culture (la langue, l'histoire du pays d'origine, la cuisine, etc.). Nombreux

10)- Cet effet performatif avait été souligné par Michel Giraud en ce qui concerne les enfants d'immigrés, dans son article dénonçant le mythe de la "double identité" : *"Face à ceux qui leur répètent sans cesse qu'ils ne sont pas français (et qu'ils ne le seront jamais) alors qu'ils ne sont déjà plus d'un ailleurs, bref qui leur disent inlassablement qu'ils sont de nulle part et marginaux à toutes choses, ils proclament qu'ils sont d'ici et de là-bas, installés dans deux identités plutôt que dans un 'no-culture's land'."* (Giraud, *op. cit.*, p. 65).

sont ainsi les individus à ascendance “blanche-noire” à faire un travail de recherche d’informations, de contacts, de voyages pour réparer cette lacune. On peut en conclure que la biculturalité n’est le plus souvent pas un acquis pour les personnes à ascendance “blanche-noire”, mais une construction, pour laquelle la personne elle-même joue le plus grand rôle. Or, elle aurait certainement moins besoin de le jouer si la société française, dont elle partage totalement la culture à partir du moment où elle y a été exclusivement socialisée, ne lui renvoyait pas son altérité. Une fois de

“Spontanément,
je dirais que je suis ‘métisse’.
Je ne me reconnais pas
dans les ‘Noirs’, je ne me reconnais pas
dans les ‘Blancs’, je me reconnais dans
les deux en même temps.”

plus, on mesure ainsi le poids de l’hétéroracisation dans la construction d’une identification raciale. Il faut toutefois préciser que, parmi les personnes interrogées, quelques-unes ont été partiellement socialisées dans le pays du parent africain. Dans ce cas, elles maîtrisent de fait des éléments culturels de ce pays.

Le positionnement en tant que “métis(se)” est une identification raciale dont la spécificité repose sur la volonté d’associer en soi les deux groupes parents.

C’est ce qu’exprime Virginie T. : *“Spontanément, je dirais que je suis ‘métisse’, je ne me considère pas comme ‘Noire’, je ne me considère pas comme ‘Blanche’, je me considère comme ‘Noire’ et ‘Blanche’. Je ne me reconnais pas dans les ‘Noirs’, je ne me reconnais pas dans les ‘Blancs’, je me reconnais dans les deux en même temps. Et c’est important de ne pas avoir à choisir.”* En ce sens, nombreuses sont les personnes interrogées à dire qu’elles sont fières d’être “métisses”, parce que le métissage constitue un rapprochement entre des groupes considérés comme ontologiquement différents. Touma T. explique notamment qu’elle le vit comme un acte politique : *“Je trouve que c’est énorme d’être ‘métisse’. C’est vraiment trop trop positif. [...] C’est un petit peu un acte de revendication. J’ai l’impression un peu d’être un acte posé quelque part. Pour l’acceptation des différences, pour l’ouverture d’esprit.”* Dans l’ensemble, une bonne partie des personnes interrogées parviennent ainsi à construire une identification comme “métis(se)” positive.

Renversement du stigmat

Ainsi, les personnes à ascendance “blanche-noire” font l’objet, dans la société française métropolitaine, de processus de racisation, dont le plus fréquent est la désignation comme “noir(e)” accompagnée de la manipulation de stéréotypes dévalorisants et d’actes discriminatoires. Cette expérience les amène à devoir se positionner par rapport aux groupes racialisés que sont les “Blancs” et les “Noirs”. Leur construction identitaire est marquée par un parcours d’identification raciale. Après avoir eu le sentiment, pendant l’enfance, d’appartenir au groupe des “Blancs”, l’hétérodésignation comme “noir(e)” provoque une période de troubles identitaires, qui débouche le plus souvent sur la nécessité ressentie d’adopter une iden-

tification raciale positive : comme “noir(e)” ou comme “métis(se)”. Dès lors, les personnes nées de parents “blanc” et “noir” opèrent un double travail : de renversement du stigmate et de constitution de la multiculturalité qu'on leur suppose. Alors que, pour la plupart, n'ayant été socialisées qu'en France métropolitaine, elles ne connaissent que la culture française, elles construisent ainsi de l'altérité. Ces processus de production de différences ne connaîtront un terme que lorsque les traits physiques témoignant de l'ascendance noire ne compteront pas plus que le poids, la taille ou la couleur des yeux. Manifestement, il reste pour cela un long chemin à parcourir. ◀



A PUBLIÉ

Michel Giraud, “Racisme colonial, réaction identitaire et égalité citoyenne : les leçons des expériences migratoires antillaises”

► Dossier *Diasporas caribéennes*, n° 1237, mai-juin 2002

Gilles Boëtsch, “L'altérité n'est ni totale ni absolue”

► Dossier *Imaginaire colonial*, figures de l'immigré, n° 1207, mai-juin 1997

► Dossier *Mariages mixtes*, n° 1167, juillet 1993

Daniel Sibony, “Le mythe de la pureté”

► Dossier *Métissages*, n° 1161, janvier 1993

Philippe Dewitte, “Regards blancs et colères noires”

► Dossier *Les Africains noirs en France. II – La vie culturelle*, n° 1132, mai 1990

